

Présence d'Hélène et René Guy Cadou dans le sud de la France, par Jean Luc Pouliguen.

Tous les deux enracinés dans l'Ouest de la France, Hélène et René Guy Cadou ont néanmoins marqué de leur présence le Sud de notre pays. C'est sur ce point que je voudrais m'attarder, en m'appuyant à la fois sur l'histoire littéraire et sur ma propre expérience.

La brève existence du poète de Louisfert ne lui a pas laissé le temps de beaucoup voyager. Toutefois, pour un jeune homme né en 1920, il y avait une période particulière qui obligeait à le faire, c'était celle du service militaire.

Début juin 1940, alors que l'armée allemande est déjà passée à l'offensive sur notre territoire, mettant ainsi fin à ce qu'on a appelé la *drôle de guerre*, René Guy Cadou reçoit son ordre de mobilisation. Il doit se rendre dans le Sud de la France, plus précisément dans le Sud-Ouest. À la mi-juin, le voici au 183^{ème} dépôt d'infanterie, 5^{ème} compagnie, 4^{ème} section, La Citadelle, Bayonne.

La guerre éclair menée par l'ennemi va aboutir à notre défaite et la signature d'un armistice le 22 juin. Cadou vit donc ces jours d'incertitude et de confusion de l'intérieur même de l'armée.

Dans un article paru en décembre 1947 dans le numéro 5 de la revue *Les Essais*, il écrit : « *Le 25 juin 1940, quatre heures du matin ! Le jour se lève à peine aux alentours de la gare ; une troupe de jeunes soldats embarrassés de cartouchières, de bidons et d'effets ridicules traversent, encore endormis, le pont d'Orthez. Il fait merveilleusement frais. Derrière les volets tirés de la petite ville, on devine une respiration délicate, des rideaux de mousseline. À mes côtés, toutes pointes du calot dehors, marche un grand gaillard, imberbe, aux jambes trop longues, qui, visiblement, ne comprend rien à la chose. Il est arrivé d'Hasparren à Bayonne où nous étions cette nuit encore, depuis quinze jours...* ».

Dans cette année terrible où le drame pour le poète est autant personnel — il a perdu son père en janvier — que collectif, la poésie est plus que jamais sa planche de salut. Et de la région où il se trouve, s'élève une figure qui lui est très chère, celle de Francis Jammes. C'est ce grand gaillard qui avance à ses côtés qui va le lui rappeler. « *Par bribes, et tout en marchant, il m'explique qu'il regrette sa ferme, son village, et un bon vieillard à barbe blanche, son voisin, qui est mort voici deux ans* » nous raconte Cadou dans son article en poursuivant : « *Cela faisait bientôt deux ans, en effet, que nous avions appris, avec cette douloureuse hébétude qui caractérise l'émotion des poètes, la mort de Francis Jammes* ».

Le séjour militaire du poète va se poursuivre jusqu'au 25 octobre, date à laquelle il sera réformé après une hospitalisation de trois semaines, s'étant blessé durant des manœuvres. Celle-ci lui donnera une nouvelle fois l'occasion de se souvenir de Francis Jammes. Dans l'article, il écrit encore : « *Lorsque je fus hospitalisé, en octobre 1940, à l'hôpital d'Oloron-Sainte-Marie, Maison Pommé, je devais avoir l'occasion d'itinérer journallement dans ce parc où l'auteur du Deuil des Primevères aimait tant se promener* ».

Je voudrais encore compléter par ces lignes où Cadou nous explique que sa rencontre avec Jammes n'a rien d'anecdotique mais s'inscrit dans une profonde communauté d'approche de la poésie : « *Est-ce parce que je n'ai rien oublié de ce Béarn, ses soirs au long des portes, ses fermes aux eaux jaseuses, que la poésie de Jammes m'est aujourd'hui si précieux témoignage ? Sans doute n'est-ce pas si simple, et faut-il ajouter à ce « concours de circonstances » toutes ces raisons pour lesquelles j'ai choisi, à mon tour, de me situer de l'autre côté de la barrière, dans ces parages voisins du ciel, dans ces clairières que nomme le poète, où l'âme se manifeste sans cesse par son survol* ».

Pour saisir ce qu'a ressenti le poète durant cette période, on se référera à son recueil *Morte-saison* qui paraîtra en 1941 chez René Debresse et l'on s'attardera plus particulièrement sur son poème *Automne 40*:

*On ne vit plus
On tourne en rond
Au fond du vide
Ce sont toujours les mêmes rides
Les voix trop basses
Et la corde tendue sur le cœur
Qui se casse
Les uns sommeillent
D'autres se sont parlés de la mort
A l'oreille
Tu ne m'attendais pas
Je refais l'ombre
Me voilà
On pleure
Je suis du nombre
Ma place est retenue dans le coin le plus sombre*

De retour à Nantes, dans son Ouest natal, René Guy Cadou va retrouver ses frères en poésie et participer en 1941 aux côtés de Jean Bouhier à l'aventure de *l'École de Rochefort*. Celle-ci va défendre la liberté dans la création face à l'asservissement dans la barbarie et s'inscrire dans un réseau de revues, dont plusieurs sont en zone sud, qui font de même.

A Villeneuve-lès-Avignon où il s'est replié, Pierre Seghers fait de l'écriture du poème, un acte de Résistance. Il y animera pour cela la revue *Poésie* qu'il fera suivre du millésime de l'année concernée. Dans le n°2 de *Poésie 41*, il publiera de René Guy Cadou *Fausse présences* que l'on retrouvera comme *Automne 40* dans le recueil *Morte-saison* :

*Tous les bruits disparus au tournant de l'oreille
Les monstres défraîchis
Les ailes du réveil
Le chant de l'homme au loin
La main blanche du vent sur le cou des sapins
Le ciel sans une ride
L'odeur d'un inconnu à cette place vide
Ce qui touche le fond
Les bêtes familières
Un buisson de soleil au beau milieu du champ
Et le cœur qui s'en va sur l'arbre du couchant
Les pampas de l'orage
J'ai tout perdu
Et mon propre visage
Ce qui tenait à moi par des attaches d'or
Volet qui ne bat plus
Et qui m'écrase encore*

À Marseille, depuis 1923, *Les Cahiers du Sud* sont un foyer ardent de poésie. Localisée en zone libre au début de la guerre, la revue fondée par Jean Ballard a été un havre pour bon nombre d'intellectuels et d'artistes ayant fui l'atmosphère oppressante d'un Paris occupé. C'est ainsi qu'André Breton et ses amis, par exemple, y furent accueillis et donnèrent plus de lustre encore à ce que l'on peut considérer

comme le pendant méditerranéen de la *Nouvelle Revue Française*.

Les Cahiers du Sud comptent dans leurs rangs un poète qui a, comme ceux de Rochefort, le culte de l'amitié. Il s'agit de Gabriel Audisio. Travaillant à l'Office algérien, il dispose d'un laissez-passer permanent et peut ainsi franchir la ligne de démarcation sans difficultés. Il sera l'artisan d'une véritable fraternité entre les deux groupes, qui se poursuivra d'ailleurs bien après la guerre.

Trois poètes des *Cahiers du Sud* seront publiés dans *Les Cahiers de Rochefort* : Gabriel Audisio, bien sûr, mais aussi Toursky et Léon-Gabriel Gros. Et à Marseille, la revue publiera Rousselot, Manoll et René Guy Cadou. Le poème qui a été retenu de lui s'intitule *La fille sauvage*. Il paraîtra dans le numéro 267 daté d'août-septembre 1944.

La fille sauvage, Luc Vidal en a eu confirmation au cours des échanges qu'il a eus avec elle, c'est Hélène, rencontrée en juin 1943 à Clisson. Le poème se compose de huit strophes, est écrit en alexandrins. Il fallait au poète la métrique et la longueur correspondantes pour pouvoir lui déclarer tout son amour. Le poème se termine ainsi :

*Tu es jeune et tu vas soulevant dans ta marche
Des barques de lumière à la cime de l'arche
Apaisant la colombe inquiète du rameau
Et le soleil qui brise un instant sous ta peau
Ranime les lépreux qui dorment sur les marches*

*Tu ne peux plus rester tu ne peux plus partir
O fille tes vingt ans sont un long repentir.*

Il fait partie de *La Vie rêvée*, livre qui contient aussi *Grand Élan* et qui sera publié en 1944, également à Marseille. L'éditeur mérite que l'on dise quelques mots sur lui. Il s'agit de Robert Laffont qui débute dans le métier depuis sa ville natale. En 1943, il a créé la collection de poésie *Sous le signe d'Arion* où il accueillera des œuvres de Georges-Emmanuel Clancier, Luc Estang, Lanza del Vasto, Toursky. Aux côtés de Cadou, on trouvera Michel Manoll avec *Gouttes d'ombre* et Jean Rousselot avec *Arguments*.

Mais l'écho fait à l'œuvre du poète depuis Marseille ne s'arrête pas là. Dans le deuxième tome de ses *Poètes contemporains* paru à l'enseigne des *Cahiers du Sud* en 1951, l'année de la mort de Cadou, Léon-Gabriel Gros, le meilleur critique de la revue, lui consacre quelques pages.

Lorsque l'on se penche sur la bibliographie du poète, on note un tournant à partir de 1973. C'est l'année où Pierre Seghers, depuis Paris cette fois, publie ses œuvres poétiques complètes avec une préface de Michel Manoll. Cette édition va permettre à de nouvelles générations de le découvrir. Elle va être aussi l'occasion pour ceux qui l'ont connu d'entrer dans une dynamique de témoignage, le rendant ainsi encore plus présent à ses lecteurs.

Il m'a été possible de côtoyer quelques-uns d'entre eux, qui depuis l'Ouest étaient venus vivre dans le sud de la France. Le premier auquel je pense est le poète Charles Thomas, originaire de Port-Saint-Père. Il a fait partie du cercle d'amis qui ont entouré Hélène après la disparition de René et sont représentatifs de cette période qui a succédé à *l'École de Rochefort* où Cadou, voyageur immobile, a approfondi l'universalité de sa poésie depuis Louisfert.

Appartenant à la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, Charles Thomas a été nommé en 1964 supérieur du Grand séminaire de Nîmes, puis en 1968 de celui de Marseille. Sa vocation de pédagogue, l'a amené alors à beaucoup parler de Cadou. Lorsque je l'ai rencontré en 1983, il était en semi-retraite

et affecté à une paroisse de la Cité phocéenne. Il m'offrit ce *Florilège poétique* de René Guy Cadou, établi et présenté par Georges Bouquet et Pierre Menanteau et publié en 1957 par *L'Amitié parle livre*.

Cette même année (1983), Charles Thomas faisait paraître dans la collection *Les poètes de Laudes* dirigée par Jean Vuillat à Lyon, *Couleurs du silence*. Ce recueil contenait un poème à la mémoire de René Guy Cadou et Eloi Guitteny dans lequel on pouvait lire :

*Au-delà des Pâques grises sur le marais
Les cloches de Cadou lui tintant aux oreilles
Un pays de bon sang que les coqs noirs réveillent
Rien que pour les entendre est tombé en arrêt*

À cette période encore, j'accompagnais Charles Thomas à une présentation, à Marseille toujours, par Jean Bouhier de *l'Anthologie des Poètes de l'École de Rochefort* qu'il venait de réaliser à la demande des éditions Seghers. Les deux hommes qui ne s'étaient pas revus depuis plusieurs années se reconnurent tout de suite. C'est ainsi que je fis la connaissance de celui qui avait publié le premier poème de René Guy Cadou, *Une boucle de ses cheveux*, dans la revue des étudiants de Nantes *La Bohème*, en 1936.

J'ai déjà beaucoup écrit sur sa présence à Six-Fours-Les-Plages dans le Var à partir de 1973 et jusqu'à sa mort en 1999. Je voudrais seulement dire que dès que l'on pénétrait dans sa maison, se trouvait affiché dans l'entrée le poème de René Guy Cadou *Celui qui entre par hasard* :

*Celui qui entre par hasard dans la demeure d'un poète
Ne sait pas que les meubles ont pouvoir sur lui
Que chaque nœud du bois renferme davantage
De cris d'oiseaux que tout le cœur de la forêt
Il suffit qu'une lampe pose son coup de femme
À la tombée du soir contre un angle verni
Pour délivrer soudain mille peuples d'abeilles
Et l'odeur de pain frais des cerisiers fleuris...*

Il se trouve qu'un vaisselier de bois ancien accueillait aussi le visiteur et réveillait en lui des rêveries semblables.

Le bureau de Jean Bouhier donnait sur la mer par une grande porte fenêtre. Des deux côtés étaient accrochés deux portraits de Roger Toulouse, l'un de Max Jacob, l'autre de René Guy Cadou. C'était un véritable centre de documentation sur *l'École de Rochefort*. Son fondateur n'a jamais été avare de renseignements pour favoriser l'approche de ses différents membres.

J'ai parlé tout à l'heure de l'édition des œuvres poétiques complètes de René Guy Cadou par Pierre Seghers en 1973, l'année où Jean Bouhier s'installa en Provence maritime. C'est en 1977 que pour ma part je me les procurais. L'édition de *Poésie la vie entière* s'était transformée en un seul beau et gros volume. Un jour Jean Bouhier m'invita à regarder le haut de la page 6 sur laquelle il était écrit : « *Nous tenons à remercier M. Jean Bouhier et les Cahiers de Rochefort ainsi que M. Robert Laffont, éditeur, d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire Poésie la vie entière et La Vie rêvée dont ils ont respectivement publié l'édition originale* ».

Depuis sa disparition en 1951, Jean Bouhier aura toujours servi la mémoire de René Guy Cadou dans une fidélité sans faille.

C'est par Charles Thomas encore que je fus amené à rencontrer Hélène Cadou. En 1988, j'étais de lui aux *Cahiers de Garlaban*, son recueil *Notes de route* que j'envoyais aussitôt à Hélène afin de rétablir le lien entre les deux amis. Sa réponse alla au-delà de mes espérances. Non seulement l'épouse de René se réjouissait de renouer avec lui mais elle me faisait part de son souhait de séjourner à Hyères, ville qu'elle aimait beaucoup et où j'habitais.

Elle y viendra effectivement durant les printemps 1988, 89 et 90, ce qui permit des échanges intenses et nourris autour de Cadou, de son œuvre personnelle, de son itinéraire, de sa vie, de son activité présente et de ses projets. Des rencontres s'organisèrent autour de son arrivée, des projets se mirent aussi en place.

Hélène habitait encore Orléans, ville où elle s'était installée après la mort de René pour y travailler à la bibliothèque municipale sous la direction de Georges Bataille. Elle avait pris sa retraite l'année précédente et débutait une nouvelle période de son existence.

En 1988, Daniel Biga venait souvent à La Garde, commune proche de Hyères, à l'invitation du comédien et directeur de théâtre, César Gattegno. Je profitais de son passage pour organiser une rencontre avec Hélène. Cette confrontation m'intéressait car elle concernait des poètes de deux générations différentes, marqués par des contextes historiques forts et des courants poétiques bien définis. Hélène s'inscrivait dans le Surromantisme de René ; Daniel Biga qui avait vécu la guerre d'Algérie, était identifié comme un des principaux représentants français de la Beat Generation.

Dans la lettre qu'elle m'écrivit à son retour, elle parla de « *belle journée fraternelle* ». Daniel Biga devait quelques mois plus tard s'installer à Nantes pour y enseigner à l'École des Beaux-Arts. C'est sous la forme d'un entretien que j'approfondissais avec lui son cheminement poétique, comme j'avais fait précédemment avec Jean Bouhier.

J'associais Hélène à l'avancement de mes travaux, espérant qu'à son tour, elle se prêterait à l'exercice. Lors de son séjour de 1990, le livre écrit avec Daniel Biga étant paru, elle accepta que je réalise plusieurs heures d'enregistrement de conversations avec elle. J'apprenais beaucoup de ses réponses, j'approchais René Guy Cadou sous des angles que je n'avais pas encore perçus et surtout je prenais la mesure de la nature de leur amour et de leur relation au-delà de la mort de René.

Après son départ, j'ai commencé à retranscrire notre entretien, à le mettre en forme. Hélène de son côté était de plus en plus sollicitée pour témoigner dans toute la France de sa relation avec René. Elle a laissé notre projet s'effiloche. Car, il lui tenait plus à cœur d'accompagner la création du Musée René Guy Cadou à Louisfert. C'est là que je l'ai revue pour la dernière fois en mai 1997, à l'occasion d'un colloque organisé autour de Pierre Garnier par l'Université d'Angers. Notre correspondance avait cessé depuis 1993. Sa dernière lettre contenait ces mots en post-scriptum : « *J'ai vu Daniel Biga qui semble devenir un vrai nantais* ».

Ses séjours à Hyères permirent aussi à Hélène de revoir Charles Thomas qui lui rendit visite depuis Marseille. Nous nous promenâmes tous les trois le long des plages de Brégançon où elle avait autrefois campé. Et grâce à César Gattegno et son épouse Françoise, qui dirigeait la bibliothèque municipale de Hyères, nous pûmes organiser une rencontre publique où l'on se pressa de tous les alentours pour célébrer avec son épouse l'un des grands poètes du XXe siècle tandis que César faisait entendre quelques-uns de ses poèmes choisis par Hélène.

Lors de son dernier passage de 1990, Hélène m'invita à participer à un numéro de la revue *Signes* que Luc Vidal préparait sur elle et René. Il me permit de dire en substance tout ce que j'avais ressenti après

sa venue. J'intitulai mon texte *Hélène et René, un amour dans l'éternité* et citai cet extrait pris dans le recueil *Demeures* qu'Hélène avait fait paraître chez Rougerie en 1980 :

*Je ferme
toutes les issues
mais au bas de l'escalier
un soir
où l'horloge
aura sonné
plus sourdement
ses douze coups
Il sera là*

Me vient en écho le titre du dernier tome des mémoires de cet autre grand ami de Cadou que fut Marcel Béalu : *Présent définitif*. Dans son attente, Hélène et ses amis nous en auront donné depuis le Sud, un avant-goût.

*Jean-Luc Pouliquen est l'auteur de *Fortune du poète* (entretiens avec Jean Bouhier, Le Dé bleu, 1988). Une grande partie de son livre *Ce lien secret qui les rassemble* (Petit Véhicule, 2010) est consacré à l'École de Rochefort. Il a participé au numéro de la revue 303 intitulé *Cadou, Bérumont et les poètes de l'école de Rochefort*.